

Les termes du conflit



DU 7 AU 9 NOVEMBRE se tinrent à Arles les 31es Assises de la traduction, consacrées cette -année à la guerre. Trois jours à écouter des -témoins, des journalistes, des poètes, des écrivains et des traducteurs parler de la guerre. La guerre, comment la traduire ? Bernard Hoepffner proposa, dès l'ouverture de ces rencontres, de la traduire en justice. En repensant à ce jeu de mots liminaire, je me demande si ce n'est pas ce programme que nous avons tous contribué à exécuter. Car assister aux Assises de la traduction, c'est forcément y participer.

Courir de conférence en table ronde, sans oublier les lectures, s'inscrire à un atelier où l'on côtoie ses maîtres autant que ses élèves, découvrir à cette occasion que la guerre des générations n'aurait peut-être pas lieu, ou, plutôt, n'aurait pas lieu d'être, les étudiants n'hésitant pas à prendre la parole pour confronter leurs hypothèses à celles proposées par le " traducteur en chef ". Ce métier ne cesse de nous enseigner qu'il n'existe pas de version gagnante, que l'attention -accordée à la parole de l'autre (qu'il soit l'auteur ou le collègue) constitue -l'essence de la pratique. Idéalement, apprendre à écouter devrait nous permettre de mieux nous entendre. Les traducteurs constitueraient alors une armée de -pacifistes. Le sens du discours que Jörn -Cambreling nous livra à mi-parcours, -décrivant son action sous l'angle du -militantisme, ne disait pas autre chose.

Dire l'inavouable

Moments d'effroi et instants de grâce, ponctuèrent ce marathon. Effroi lors de la conférence inaugurale donnée par -Florence Hartmann, " Dire l'inavouable, transmettre l'indicible " ; car si les guerres se gagnent par des faits d'arme, elles se poursuivent souvent dans les faits de langue. Lors de la table ronde réunissant trois des traducteurs de Jean Hatzfeld, nous apprîmes ainsi que " traquenard de sexe " (" viol " en langue de la victime) devenait " bagatelle " dans la -bouche du coupable.

Effroi mêlé de grâce face à Bouchra Abou Kassem (non encore publiée en France mais magistralement traduite par Khaled Osman pour l'occasion) psalmodiant un extrait de son roman, *L'Amour défendu*. Tandis qu'elle lisait en arabe, des larmes nous montaient aux yeux. La deuxième guerre à être désavouée -durant ces trois jours fut celle des langues, car, à mesure que nous écoutions, des frontières tombaient. Le soir venu, une magie semblable opéra autour de six jeunes traducteurs français et chinois qui donnèrent à entendre, en version -bilingue, les textes auxquels ils avaient travaillé au sein de la Fabrique des traducteurs. Tou Chiu Zong, le Taïwanais, nous révéla à cette occasion qu'il avait porté son choix sur des contes sénégalais car ses compatriotes étaient particulièrement friands de littérature africaine. Des rires fusèrent, de stupéfaction, de joie, et ce ne furent pas les seuls. Même au cœur de l'horreur, atteint lors d'une lecture somptueuse par Julien Duval de *Compagnie K*, le roman de William March (dans une traduction célinienne de Stéphanie Levet), on trouva le moyen de sourire. Une troisième guerre cédait peu à peu du terrain, celle qui oppose obstinément les genres littéraires : vérité contre fiction, témoignage contre invention. Durant trois jours, nous avons frémi face à l'acharnement de l'homme à guerroyer. Durant trois jours nous avons entendu Homère, Joumana Maarouf, Sun Tzu, Zlatko Dizdarevic, Freud, Frank Smith, en traduction, en translation, et le monde, à mesure qu'il se défaisait sous nos yeux, se reconstruisait à notre oreille.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille -Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc -Boltanski tiennent ici à tour de rôle une chronique cette saison 2014-2015.

Agnès Desarthe (écrivaine)

© Le Monde
